

Jeudi 12 mai 2011
Nizza e l'Unità dell'Italia
terza parte
Nice et l'Unité italienne
troisième partie

Garibaldini ed amici di Garibaldi a Nizza
Garibaldien et amis de Garibaldi à Nice
Garibaldi, Nizza e l'unità dell'Italia terza parte
Garibaldi, Nice et l'Unité italienne Suite troisième volet

Les Niçois admirateurs de leur concitoyen Giuseppe Garibaldi :
entre le chauvinisme français et l'indifférence italienne.
De la difficulté d'être fidèle garibaldien à Nice .

Notice liminaire

Les Niçois admirateurs de Garibaldi et fervents de l'Unité italienne furent pris en tenaille entre le chauvinisme, l'arrogance, le manque d'ouverture à la culture de l'autre et la surveillance policière pointilleuse des autorités françaises d'une part ; et l'indifférence, l'égoïsme, le manque d'intérêt pour la culture spécifique niçoise et les petites lâchetés des autorités italiennes d'autre part. Lorsque le *Pensiero di Nizza* fut interdit sur le territoire français en 1895, le gouvernement de Rome fut sourd aux demandes d'aide de son rédacteur en chef Giuseppe André. Il n'obtint que tardivement un emploi de directeur dans un journal romain. Les déceptions politiques de Giuseppe Garibaldi et celles de ses admirateurs niçois se rejoignent.

Le choix de documents mis sur ce site vise uniquement à sortir de l'oubli des fragments d'un patrimoine et des informations que les vicissitudes historiques *ont jetés aux poubelles de l'histoire*. Les notes et gloses sont réduites au minimum. **Je souligne, afin de dissiper tout malentendu éventuel, que l'idée de mettre en ligne ce Corpus, après avoir fait paraître des ouvrages consacrés à Giuseppe Beghelli et à Henri Sappia, est totalement étrangère à certaines tentatives de manipulation de l'histoire à des fins partisans . Normand vivant à plus de 1000 kilomètres de Nice, mon travail échappe au climat qui règne parfois dans les milieux locaux où bouillonnent les polémiques sur l'identité niçoise. Identité bien souvent imaginée .**

Les nombreux fidèles niçois de Giuseppe Garibaldi, fervents adeptes de l'Unité italienne, ne cèdent jamais au chauvinisme et ne manifestent pas, contrairement à ce qui a été dit naguère, des sentiments antifrançais. Il est regrettable que certaines personnes, à Nice, aujourd'hui, continuent de propager cette contrevérité. Comme Giuseppe Garibaldi, ils sont reconnaissants à la France d'avoir versé son sang à Solferino et Magenta. Eugène Emanuel, magistrat et poète niçois, écrira dans **Nice et l'Italie** (Gênes, 1860, réédition 1870) « *nous aimons aussi la France* ». Les ardents républicains que sont Henri Sappia ou Giuseppe Beghelli admirent, comme le Héros des deux Mondes, la Révolution de 1789 et les soldats de l'an II.

Bien souvent ils ont choisi le silence ou les réunions discrètes entre amis (Giuseppe Bres ou Albert Bovis par exemple), l'exil momentané en Italie afin de poursuivre leur carrière après 1860, puis sont revenus jouir de leur retraite à Nice ; ce fut le cas d'Eugène Emanuel. D'autres ont choisi de vivre en diverses régions de la Péninsule. Le poète Francesco Barberis a vécu à Florence, Eugène Lavagna, l'ancien Rédacteur adjoint de ? , en 1859 fonda le **Ravennate** à Ravenne (qui devint plus tard **Il Faro Romagnolo**). Ces deux journaux furent le point de ralliement de la diaspora niçoise à l'étranger. Le colonel Deidery, commandant de la garde nationale de Nice et ami intime du Héros des deux Mondes, s'installa à Gênes après 1860. Il se sépara alors de son épouse (qui avait été la mère adoptive de Teresa, la fille de Garibaldi, pendant sa longue absence entre 1849 et 1854) ; celle-ci vécut près d'Alexandrie du Piémont tandis que le Colonel s'installait à Florence avec sa nouvelle compagne. Giuseppe Garibaldi fut très préoccupé par l'isolement de *Mama* Deidery et, à distance, s'occupa activement d'elle (voir son **Epistolario**).

Un mot de Luciano Mereu, le futur commandant du Corps des Volontaires niçois en Bourgogne (1870/1871). Il fut expulsé de Nice avec quelques autres garibaldiens sous l'Empire, en 1867 : en 1871, il sera conseiller municipal de Nice sous l'administration du maire Reynaud, par la suite il repartira combattre pour la liberté en Grèce.

Le Niçois Casimiro Basso, frère de Giuseppe Basso, le fidèle secrétaire du Général (qui était bien autre chose qu'un secrétaire) vivait à Nice et fut l'artisan essentiel des liens que le Héros des deux Mondes entretint jusqu'à sa mort avec sa ville natale. Casimiro et Giuseppe étaient très liés à Battistina Raveo, la Niçoise qui avait accompagné Giuseppe Garibaldi à Caprera dès décembre 1855 (les journaux niçois sont précis à ce sujet) ainsi qu'à ses parents. Battistina a vécu à Caprera plusieurs mois dans des conditions difficiles (avant la construction de la première maison), seule femme avec quelques hommes dont Giuseppe Basso. La fille de Battistina et de Garibaldi, Anita, meurt à Caprera en août 1875 sans qu'elle ait pu la revoir.

Aucun des ces fidèles de Giuseppe Garibaldi n'a fait l'objet d'une monographie si on excepte quelques rares notices. Oreste Ferdinando Tancajoli a rédigé une note de trois pages consacrée à Giuseppe Bres en 1941. Enrico Pastoris, Garibaldien



niçois, dont la famille était très liée au Héros des deux Mondes, tombé en Bourgogne fin janvier 1871, a fait, en revanche (exemple quasiment unique) l'objet d'une riche notice rédigée par l'un de ses descendants, Furio-Lopez-Celly (**Camicia Rossa**, 1939) Elle donne des informations de première main sur la famille Pastoris de Nice. Elle est reprise sur notre site (*un garibaldino Nizzardo : La via eroica di Enrico Pastoris*)

Un exemple de l'esprit d'ouverture et de l'humour des Niçois d'hier : Agostino Galleani

Un exemple de l'esprit d'ouverture et de l'humour des Niçois d'hier : Agostino Galleani

Agostino Galleani est né dans le quartier de Sainte-Hélène à Nice en 1819. Après une longue carrière dans les douanes piémontaise et italienne, il prit sa retraite à Nice comme officier des douanes. Il a écrit deux petits ouvrages de souvenirs : **Il Finanziere. Ricordi di 35 anni di Servizio**, (Genova, Tipografia della Gioventù, 1893) et **Il Veterano. Ricordi** (Nizza, Tipografia delle Alpi marittime, 1896) le premier est conservé à la Bibliothèque Universitaire de Gênes, le second à Nice. En 15 ans de recherches, je n'ai jamais rencontré un Génois, un Turinois ou un Niçois qui ait lu Galleani. De même, si j'excepte le Conseiller Général de Tende, Maître José Balarello, son petit-neveu, aucun des interlocuteurs niçois croisés en une dizaine d'années n'a eu l'idée de prendre connaissance de l'un des deux exemplaires de *La Camicia rossa in Francia* conservés dans des bibliothèques publiques françaises (Nice et Dijon)

C'est la raison pour laquelle un nombre significatif de pages des œuvres du Brigasque Giuseppe Beghelli sont (et seront) accessibles sur ce site web.

Discorso del Nizzardo Agostino Galleani al banchetto dei veterani delle battaglie patrie, San Remo, 17 aprile 1884

Allocution d'Agostino Galleani au Banquet des Vétérans, San Remo, 17 avril 1884

Soci e Fratelli d'armi Carissimi,

Se noi Nizzardardi non apparteniamo più all'Italia, il nostro cuore non cessa di palpitare per essa e pei Suoi Figli.

E Sebbene sià doloroso all'uomo il dover dividere il suo Cuore in due, nullamente noi Nizzardardi sappiamo amare l'Italia, come quella che ci diede la luce, e la Francia, quale generosa nazione che nel 1859 versò il suo sangue per far prosperare nostra madre che ora trovasi grande, potente, stimata, invidiata e temuta.

Socî e fratelli d'armi carissimi.

L'ora si avvicina a che noi veterani dovremo dividerci per sempre !

Altra consolazione non ci rimane, chi fu voti onde i nostri discendenti seguino il nostro esempio, e che Pietro Micca sia sempre la sua stella di guida, e così pria che lo straniero ritorni ad impossessarci di quella bella Italia che noi lasciamo in retaggio, versino sino all'ultima stilla di sangue.

Uniamoci, o bravi veterani, per versare una lagrima di dolore sulla memoria del magnanimo re e dice Carlo-Alberto, del leale suo figlio Vittorio-Emanuele II ; ed assieme alla giovane armata nostra segnale, facciamo un evviva al regnante Umberto I, all'adorata nostra Regina ed all'erede al Trono, degni discendenti di Casa Savoia.

Les jeunes Niçois volontaires garibaldiens du printemps 1861

Un étrange épisode demeuré dans l'ombre

Les historiens ne se sont pas intéressés au phénomène qui a suscité l'inquiétude d'un nombre important de familles niçoises au cours du premier semestre de l'année 1861.



Quelques mois après l'expédition de leur compatriote Giuseppe Garibaldi en Sicile, plusieurs dizaines, (cent ou deux cents peut-être) de jeunes Niçois, pris d'enthousiasme par les exploits de leur compatriote, décidèrent spontanément d'aller le rejoindre afin de combattre à ses côtés, ignorant qu'il était rentré à Caprera. Désormais chacun savait que le Général s'était embarqué de Quarto pour Marsala. Il semble que le bruit avait couru à Nice, fin mai 1861, que le Héros des deux Mondes se trouvait à Rome à la tête d'une armée importante

Poussés par leur seule fièvre des jeunes gens, dont certains, comme Henri Sappia en juin 1848, ont 14 ou 15 ans, partent seuls ou en groupes pour Gênes, empruntant la voie maritime et parfois la voie terrestre.

Quelques documents de la liasse 1M 348 III conservée aux Archives Départementales des Alpes Maritimes

Du Préfet des Alpes-Maritimes au Ministre de l'Intérieur

Nice le 13 avril 1861 :

D'après divers renseignements qui nous parviennent, il paraît qu'un certain nombre de jeunes gens de Nice qui s'étaient enrôlés, depuis l'époque de l'annexion pour la *faction* (sic) armée garibaldienne, vont rentrer dans leur pays.

La présence de tous ces jeunes gens, qui ont perdu leur qualité de Français en prenant sans autorisation du service à l'étranger, ne pourrait être qu'une source de désordre et une cause d'aggravation des dissentiments qui existent déjà.

Bovis, Maurice, âgé de 19 ans, fils d'André et de Louise Bousquette (?), maçon natif de Nice, demeurant rue du Rey avec son père et sa mère? déclare s'être rendu à bord d'un bateau à vapeur pour se rendre à Gênes afin de s'engager dans les volontaires de Garibaldi (déclaration près des autorités).

Déclaration identique de Delfin André (Commissariat central de Nice)

22 mars 1861 : arrestation sur un navire en partance pour Gênes de trois jeunes Niçois cachés dans des chaloupes recouvertes de toile :

Perrin Laurent : 18 ans.

André Louis : 18 ans.

Donato Jean : 15 ans, fils d'un ouvrier vannier.

Ces jeunes gens ont été rendus à leurs parents. Ils ont fait une déclaration : désir de s'enrôler dans les troupes de Giuseppe Garibaldi.

La dame Olivier demeurant à Nice, place Napoléon, est venue me déclarer que son fils Charles, âgé de 14 ans? est parti le 28 février dernier pour Gênes malgré sa mère, disant qu'il allait s'engager dans les volontaires de l'armée garibaldienne, de même que Charles Olivier (Commissariat central de Nice, début mars 1861)

Melino Grégoire, de Nice, dont le fils est parti pour Gênes hier (Commissariat central de Nice, 22 février 1861)

14 février 1861 : disparition d'un jeune homme de 17 ans, Richier Calixte, né à Molineras (Alpes-Maritimes), confié aux soins de l'abbé Faraud à Nice. On suppose qu'il est parti à Gênes - par voie de terre. Il manifestait depuis longtemps le désir de s'enrôler dans les volontaires de Garibaldi (Commissariat central de Nice).



Pièce 1 M 348 (IV) Archives Départementales des A.M. Déclarations faites au Commissariat central de Nice.

8 février 1861, Antoine Thérèse porte plainte relativement au départ de son fils qui aurait « pris du service », dit-il, dans les volontaires de Garibaldi.

Déclaration similaire pour Augustin Thérèse, âgé de 18 ans.

18 février 1861 : Honoré Thibaud, marchand de vins, rue Pairolière, 5, fait part de la disparition de son fils Jean-Baptiste, âgé de 16 ans, parti pour Gênes s'enrôler dans les volontaires de Garibaldi.

9 février 1861 : un vieillard se plaint de la disparition de son petit-fils parti servir Garibaldi.

8 mars 1861 : M. Spinetta signale que son fils est parti à Gênes.

mars 1861 : Claude Carro informe le commissariat que son fils, Louis, âgé de 16 ans, parti pour Gênes, est rentré à la maison maternelle.

Ordre de conduite (30 juin 1861), au Maréchal des Logis en résidence à Menton, de faire extraire de la Maison d'Arrêt de cette ville : Nègre Baptiste, 18 ans, maçon, Pallanca, Antoine, maçon également et Perdigan, Jean-Baptiste 18 ans. Doivent être conduits à la Préfecture des Alpes-Maritimes à Nice.

Lettre du Préfet des Alpes-Maritimes au Ministre de l'intérieur à Paris (3 juillet 1861)

J'ai l'honneur de porter à la connaissance de Votre Excellence que plusieurs jeunes gens de la ville de Nice, âgés de 16 à 18 ans, s'étaient portés à la frontière à la date du 29 juin écoulé, avec l'intention de se diriger sur Gênes au service de Garibaldi qu'ils croyaient à Rome à la tête d'une forte armée. Ces jeunes gens, qui étaient au nombre de 6, se sont excités mutuellement à désertir la maison paternelle.

Pièce 1M 348 (Archives Départementales des Alpes-Maritimes : les services de sûreté du Second Empire à l'œuvre

Note du commissaire principal de Nice (au Préfet)

Le Commissaire central a l'honneur d'informer M. Le préfet que diverses personnes, bien connues pour leurs opinions antifranchaises, se sont dirigées directement sur Turin. Ce mouvement paraît insolite, et si l'on peut faire des observations à Gênes, il serait utile qu'il en fût ordonné en même temps à Turin. (20 août 1860)

Ministère de l'Intérieur à Préfet des Alpes-Maritimes, 16 septembre 1860

M. le Préfet, vous m'avez manifesté par votre dépêche du 24 août dernier, le désir de connaître les instructions que son Excellence le Ministre des Affaires Etrangères donnerait aux Consuls de France à Gênes et à Turin, pour les inviter à faire exercer une surveillance toute



particulière sur certains hommes de votre département qui se rendent dans ces villes et qui sont bien connues comme professant des opinions antifrançaises.

Nice le 19 novembre 1860

Par mon rapport en date du 16 de ce mois, j'ai eu l'honneur de vous informer que M. Basso, Secrétaire de Garibaldi, devait quitter Nice pour se rendre à Gênes le lundi suivant. Basso est parti, à 7 heures, par les messageries impériales.

Commissaire central de Nice à Préfet des Alpes-Maritimes. 16 décembre 1860

Les vapeurs venant de Gênes portent ici, à peu près à chaque voyage, des jeunes originaires de cette ville ou des environs qui viennent d'Italie où ils ont servi sous les ordres de Garibaldi.

Quoique sans importance réelle, l'arrivée de ces jeunes gens, Monsieur le Préfet, cause une certaine émotion et l'on doit s'attendre à les trouver toujours mêlés aux plus turbulents de la ville. Ils semblent d'ailleurs n'être venus que pour attendre le moment d'une nouvelle expédition.

Leur présence aurait même accru les folles espérances de ceux qui comptent que nos limites seront, dès le printemps prochain, reportées au Var ; et cette opinion, Monsieur le Préfet, semble se répandre d'une manière regrettable parmi le peuple.

Préfet Alpes-Maritimes à Ministre de l'Intérieur, Paris. 13 avril 1861

D'après divers renseignements qui nous parviennent, il paraîtrait qu'un certain nombre de jeunes gens de Nice qui s'étaient enrôlés, depuis l'époque de l'annexion, pour la faction armée garibaldienne, vont rentrer dans leur pays.

La présence de tous ces jeunes gens, qui ont perdu leur qualité de français en prenant sans autorisation du service à l'étranger, ne pourrait être que source de désordre et une cause d'aggravation des dissentiments qui existent déjà.

Notes du Commissaire central de Nice.

Juin 1862 : passage sur le territoire français de Menton de plusieurs individus armés, déserteurs de l'armée de Garibaldi ou bandes de brigands napolitains (sic).

10 septembre 1862 : 200 prisonniers garibaldiens arrivent à Vintimille.

2 décembre 1862. Le gouvernement italien vient d'établir à San Remo un dépôt de réfugiés politiques, anciens volontaires garibaldiens récemment amnistiés.

20 décembre 1862 : arrivée à Vintimille de 200 volontaires garibaldiens prisonniers (note du Commissariat central de Nice).

2 septembre 1863, Commissaire Central de Nice à Préfet des Alpes-Maritimes

Menotti Garibaldi est arrivé le vendredi dernier à Nice en compagnie de Basso, le secrétaire de l'ex-dictateur, dont le frère, chez qui il est descendu, habite notre ville. Il a vu un certain nombre de personnes dévouées à sa famille mais sa conduite n'a donné lieu à aucune observation défavorable... Cette attitude réservée de Menotti Garibaldi me fait croire qu'il est réellement venu pour affaires privées...

26 septembre 1863 : le Commissaire central de Nice au Préfet des Alpes-Maritimes à Nice



On dit que Garibaldi doit passer par Sospel pour se rendre à Nice. Si ce on-dit renfermait la vérité, il n'y a pas de doute qu'il existerait à Nice un centre de conspirateurs qui pourrait donner au général Garibaldi un fol espoir.

Je ne crois pas à tant d'audace, mais je vous informe (et demande des ordres.)... Les Italiens de Sospel ont l'air de comploter, et un soir ils ont chanté dans les rues des chants patriotiques italiens.

8 octobre 1863. Le Préfet des AM. Au Ministre de l'Intérieur (Dépêche télégraphique)

Le fils de Garibaldi doit arriver demain à Nice en provenance de Gênes. J'espère qu'il n'y aura aucune manifestation. Je le ferai surveiller matériellement

14 novembre 1863. Le Commissaire central de Nice au Préfet des A.M.

Le fils de Garibaldi est arrivé hier matin à 8H ½, il est allé à la fabrique neuve (Pont de Villefranche), il y est resté une heure. Il est rentré chez lui rue Ségurane puis est sorti une demi-heure avec (Giuseppe) Basso. Il est allé au port voir une petite barque et de là au Café de la Marine, ensuite chez le notaire Arnulf accompagné de frères Martin donne le bonjour aux Luzia et à Belgrand... puis va chez un aubergiste, puis chez un tailleur... à 6 heures au port, puis chez Basso (*Casimiro* ?), soupe rue Papin chez Michel Garibaldi (Menotti serait venu aider son beau-frère en faillite, mari de la fille de Garibaldi), retour chez Basso à 11H. N'est plus sorti.

Autres pièces (Enveloppe IM 348 II)

Consulat de France Gênes à Préfet Alpes-Maritimes

24 août 1860 :

Séraphin Botto arrivé de Gênes le 17 août . Botto Séraphin, 20 ans, né à Nice. Garibaldien dangereux, à surveiller.

Perey Bowen , officier de la bande (sic) de Garibaldi , habitant avec sa famille Maison des Ponchettes (Nice), parti pour Naples le 4 septembre 1860.

13 novembre 1860 : inquiétudes sur manifestation Garibaldi.

14 novembre 1860 : M. Basso (Giuseppe), Secrétaire et confident intime de Garibaldi, est arrivé hier soir à Nice... Peu après son arrivée à Nice, M. Basso a pris part à un dîner sur lequel le soussigné attend des détails qui seront immédiatement transmis à M. le Préfet.

Novembre 1860 : Quelques fanatiques du parti italianissime ont fait dans Nice des enrôlements pour Garibaldi.

Nice, le 19 novembre 1860, le Commissaire central au Préfet des Alpes-Maritimes

Par mon rapport en date du 16 de ce mois, j'ai eu l'honneur de vous informer que M. Basso, Secrétaire de Garibaldi, devait quitter Nice pour se rendre à Gênes le lundi suivant. Basso est parti ce soir, à 7 heures, par les messageries impériales.

9 mai 1866, Préfet des Alpes-Maritimes à Ministre de l'Intérieur, Paris.

L'engagement pour la légion garibaldienne a pris depuis deux jours un grand développement... Des embaucheurs établis dans notre ville étant chargés du recrutement... Hier le service de sûreté a remarqué, dans une maison de la rue Ca (?), numéro 11, l'introduction de



beaucoup de jeunes gens connus pour leurs opinions italiennes ; les agents ont pu s'en approcher et acquérir la preuve que M. l'abbé Cougnet, italianisant (sic) très exalté, y recevait des volontaires, leur remettant une cocarde aux couleurs italiennes et donnait à chacun d'eux les fonds nécessaires pour se rendre à Vintimille où leur fonction était régularisée.

Enveloppe Garibaldi, Archives Nationales de France, Série F/7 15958 ²

Deux pièces

1.

Note du Consul de France à Turin du 12 septembre 1873 au Ministre des Affaires Etrangères, Paris

Un journal de Turin, **Le Comte de Cavour**, annonçait hier que Garibaldi se propose de passer l'hiver à San Remo. On m'informe d'autre part, mais je ne transmets ces renseignements que sous toute réserve, de l'espoir qu'il aurait de soulever tout le midi de la France pour s'emparer de Nice avec le secours des insurgés de Carthagène qui se jetteraient sur notre territoire à l'aide de leurs bâtiments cuirassés.

Veillez agréer,

Signé : Sénier.

2. Creil, 8 septembre 1873, Commissariat spécial de police de Creil à Directeur de la Sûreté de Versailles.

Creil- dépêche de Calais datée du 7, 2 heures du matin - annonçant arrivée de Garibaldi et de son fils Menotti, accompagné par Commissaire, Commissaire d'Amiens le remplacera jusqu'à Paris !

Amar il gran Concittadino Giuseppe Garibaldi a Nizza sotto l'Impero

Aimer le grand concitoyen Giuseppe Garibaldi à Nice sous l'Empire

Alberto Cougnet a Garibaldi

Genova, 7 dicembre 1867, Via Assarossi, n° 11

Caro Generale,

Amar la patria, quando la patria è l'Italia !...

Amar l'amico, il grande Concittadino, il padre, quando l'amico, il concittadino, il padre è Giuseppe Garibaldi sotto il dominio francese è un grave delitto è un atto contrario alla sicurezza pubblica.

Caro Generale, per i sovra espressi motivi, il nostro amico infrascritto nonchè il Signor Gilli Adriano, proprietario, Perino Carlo, Mereu Luciano, sono stati fulmine imperiale del 23 scorso novembre, espulsi dalla città natia ! Dalla nostra bella Nizza.

Caro amico, il momento, per noi poveri, è giunto d'aver una buona provvista della vostra patriottica pazienza, onde con animo calmo, con dignità poter soffrire il voto, che s'interdice di riveder gli amici di Nizza, le nostre proprietà era sotto la straniera dominazione.

La providenza vi conservi onde un giorno non lontano possiamo riveder a cara nostra Nizza, gli amici e le ceneri dei nostri antenati, ricevete i miei saluti e quelli dei miei compagni d'esilio... e sono per la vita, il tutto vostro.

D. Cougnet Alberto.

Lettres de Garibaldiens et d'amis niçois du Héros des deux Mondes

Lettere degli amici nizzardi al Eroe dei due Mondi



(Archivio Giuseppe Garibaldi, Milano)

1. Lettre de Gonzague Arson, au Général Garibaldi Gazette de Nice, Journal patriotique quotidien

Nice, rue Saint-François de Paule, 53. 30 francs, Etranger, frais postaux en sus.

Nice le 27 janvier 1860,

Mon cher Général,

M. Camous, collaborateur de **La Gazette de Nice**, n'ayant pas cru devoir publier votre réponse qui aurait dissiper les doutes cruels qui pèsent depuis trop longtemps sur notre population, relativement à l'annexion de Nice à la France, je viens vous prier de m'autoriser à rendre publique les assurances que votre lettre si patriotique, si explicite et si décisive contenait.

« Tu Duca, tu signore, tu Maestro . »

C'est-à-dire que vous êtes notre drapeau ; et que par conséquent vous nous devez dans cette circonstance solennelle aide et appui.

Permettez-moi ; cher et honoré Général, de m'associer indissolublement, quoiqu'il arrive, à vos sentiments inaltérables d'affection pour la liberté, le roi honnête homme et notre commune patrie, la ville de Nice dont vous êtes la gloire et l'espoir.
Gonzague Arson, Directeur de **La Gazette de Nice**, 7, Promenade des Anglais.

2. Beniamino (BienAimé) Camous a Giuseppe Garibaldi.

Nizza, 24 giugno 1860

Carissimo Generale,

Gli amici quantunque lontani non vi obliano, e voi non li dimenticate ve ne presso ; in mezzo alla sozzura morale che ci attornia, gli uomini degni di un tal nome drizzano gli occhi verso di voi che portate così alto la bandiera di questa patria. Voi vi vendicate nobilmente di coloro che v'hanno venduto il suol nativo. Pensate a noi e a Nizza che non vi dimentica, chicchè si voglia far credere. L'amico Daideri s'incarica di farvi giungere queste poche righe. Vi stringe affettuosamente la mano, e credetemi sempre il vostro.

Beniamino Camous

3. Lettre de Beniamino Camous à Giuseppe Garibaldi au sujet du vétéran niçois Cornillon de Massoins

Torino, 16 settembre 1860

Carissimo Generale,

Io prendo la libertà di caldamente raccomandarvi il latóre della presente, S. di Massoins nizzardo ed ottimo patriota. Egli, agiato possidente abbandona patria e famiglia per andare a combattere nelle file dell'esercito nazionale. Egli ha servito nell'artiglieria del nostro esercito, e sono persuaso farebbe un eccelente ufficiale d'artiglieria. Voi accogliatelo con que

ll'amore e quella benevolenza che vi è propria specialmente per i nizzardi che fuggono l'oppressione straniera che pesa sul loro paese. Io vorrei essere presso di voi per stringersi quella mano che ha fatto tanti miracoli d'eroismo.

Beniamino Camous.



4. Lettre d'Alberto Cougnet à Giuseppe Garibaldi (fragment) sur le même argument

Torino, 11 settembre 1860

Invio cordiali saluti miei, e di tutti quanti i nizzardi che soldo nella fede italiana non rinnegaranno mai la nostra bella patria italiana.

Il Cavaliere Cornillon de Massoins, Nizzardo e vero patriotta italiano, padre di famiglia lasciò moglie e figli come volontario sul campo della gloria a propugnare per l'Unità italiana... Cougnet le recommande au Général Garibaldi et suggère de le prendre comme artilleur.

5. Bermond Cadet a Giuseppe Garibaldi.

Nizza, 28 marzo 1861

Dilettissimo Generale,

Ho voluto intitolare col tuo glorioso e caro nome ed onorare della tua effigie uno dei prodotti della mia industria e te ne invio una cassetta e ti prego di accetarla quale dal pugno del mio affetto per te e del giusto orgoglio che il tuo nome infonde nel mio cuore, i tempi (volgono?) poco propizi per il nostro paese.

Antonio Bermond Cadet.

Mia moglie ti porga i suoi Saluti così pure ti prego di salutare in Coniugi Daideri se le ha presso. Di te non aggiungo altro parola perchè tu non dei un uomo dalle lunghe frasi.

N . B. Cette lettre montre que Bermond Cadet était un ami proche du Général.

Un billet d'une paysanne (Rebecca Giovanni ?) à l'Eroe Garibaldi précise qu'elle lui fait don de deux douzaines de mouchoirs ; elle le prie de l'excuser car elle n'a pas eu le temps de les broder.

Una voce imparziale e generosa,

Lettre du docteur Prompt, Niçois d'adoption, au Rédacteur du **Pensiero di Nizza** (24 juillet 1882)

La lettera seguente che riceviamo dal dottor Prompt, non ha bisogno di commenti. I nostri lettori e tutti gli uomini imparziali apprezzeranno come noi la serenità del giudizio dell'egregio scienziato, ed applaudiranno al patriotta che coraggiosamente, scambiano di unirsi al coro degli urlatori piazzaiuoli, non si perita di affermare la verità, in faccia ai pregiudizi secolari de suoi. Francamente se tutti i francesi fossero della scuola del dottor Prompt, ci sarebbero nazioni maggiormente unite dell'Italia e della Francia ? Se tutti la pensassero a quel modo crediamo fermamente che a quest'ora Francia e Italia, non pure sarebbero unite, ma fuse.

Alla bella e generosa lettera del dottor Prompt ; si paragoni l'articolo del pazzo che ieri mattina ancora in un giornale bottegaio ci voleva banditi di Nizza nostra patria, e voleva inviarcì alle assise, e si dica se il dottor Prompt o quell'altro pazzo borioso che rende maggior servizio al paese.

Ma ecco senz'altro la lettera in discorso :

Monsieur le Directeur,



Permettez-moi de vous adresser quelques observations au sujet de l'incroyable polémique où l'on s'est engagé depuis quelques jours, et cela parce que vous avez inséré un article qui a pu être pénible à lire pour les Français demeurant à Nice, mais qui avait le caractère évident d'un avertissement le plus utile, le plus salutaire et le plus nécessaire dans les circonstances où nous nous trouvons aujourd'hui.

Quel est en effet le principal défaut de la nation française ? C'est la suffisance et l'infatuation de soi-même. Le monde entier est d'accord là-dessus. Dans nos relations avec les étrangers, nous ne cessons jamais d'affirmer, dans les termes les plus blessants, l'infériorité des autres peuples : notre action sur eux nous semble avoir pour effet inévitable de les amener à un degré de civilisation plus avancé, et alors même que nous leur avons fait le plus grand mal, il nous semble qu'ils doivent nous conserver une reconnaissance inépuisable. Après les guerres du premier Empire, nous avons été convaincus que l'Allemagne, ravagée pendant vingt ans, devait s'estimer trop heureuse d'avoir été mise en contact avec nous, et d'avoir ainsi profité de nos lumières. Nous lui avons enseigné cette étrange théorie avec une naïveté et une conviction profondes, et il est venu enfin une époque où nos voisins, exaspérés par tant d'outrages, ont profité de notre faiblesse, et ont tiré de nous la vengeance la plus terrible.

Ce qu'on a fait autrefois avec l'Allemagne, il est visible qu'on le fait aujourd'hui avec l'Italie. L'indépendance de la péninsule est l'œuvre d'un travail séculaire, qui a été commencé au Moyen-Age, qui a été dirigé contre la nation française, autant et plus que contre les autres nations d'Europe ; cette œuvre s'est enfin accomplie, en partie par nous-mêmes, mais surtout malgré nous. Cependant la France est remplie de journalistes qui ne savent même pas où est le lac Majeur, qui ont étudié l'histoire et les mœurs du peuple italien sur les trottoirs des boulevards de Paris, et qui, du haut de leur fierté nationale, viennent affirmer chaque jour à toute l'Europe que l'Italie nous doit sa liberté, sa grandeur, qu'elle est ingrate envers nous, et qu'elle mérite toute notre colère.

Mais cette prétendue ingratitude, où et comment l'Italie en a-t-elle donné des preuves ? N'a-t-elle pas au contraire saisi avec empressement toutes les occasions possibles de célébrer dignement la glorieuse confraternité d'armes, qui nous a réunis sur le champ de bataille de Magenta et de Solferino ? Est-il rien de plus injuste que les reproches injurieux et outrageants, dont la presse française est si prodigue depuis quelque temps envers la nation italienne ? Et n'est-ce pas faire œuvre utile, que de venir nous dire, comme vous l'avez fait : « Voyez où est le danger qui vous menace ; vous irritez une grande puissance ; vous accumulez des haines contre la France ; peu à peu ces haines deviendront implacables : il arrivera un jour où vous en serez victimes.

Je pense donc, Monsieur, que, si l'on était sage, on ne vous reprocherait pas d'avoir publié l'article signé d'*Italo* ; on vous en serait au contraire très reconnaissant. Les vérités sont toujours bonnes à dire ; mais il est surtout nécessaire de les dire quand elles sont dures à entendre ; c'est un principe qui est confirmé par l'expérience de chaque jour.

Dr Prompt.

L'année où le docteur Prompt écrivit sa chronique parut la seconde édition du pamphlet d'Auguste Brachet : *l'Italie qu'on voit et l'Italie qu'on ne voit pas*, suivi de la lettre au misogallo Signor Crispi et de la réponse à son Exc. M. Nigra (Paris, C. Marpon et E. Flammarion, 1882 (première édition, Paris, Hachette, 1881). Tous les historiens l'ont ignoré et il a sombré dans l'oubli. Pamphlet venimeux, violent mais l'auteur, italianisant, est bien informé. Il oublie l'essentiel, le chauvinisme et le nationalisme français extrême de ces années-là, après la perte de l'Alsace et de la Lorraine.

Dès la fin de la campagne de Giuseppe Garibaldi en Bourgogne (et même pendant la guerre), plusieurs périodiques français insultent le Général et l'accusent des pires infamies. Il est pénible d'avoir à rappeler ces faits.

Un exemple : *Le Gaulois* écrivait en mars 1873 :



Que reproche-t-on aux Garibaldiens, en somme ? D'avoir pillé les couvents ? où est le mal ? Les biens de l'Eglise, chacun le sait, sont d'abominables vols. Ah ! oui, je sais ce que vous allez me dire... Les Garibaldiens ont violenté les femmes ! Mais ces... légèretés sont bien compensées, et au delà, par les fusillades des paysans. De quoi se plaindre, en vérité.

Commentaire amer et désabusé du Rédacteur du journal niçois, Giuseppe André

E non è tutto ! Oh il *Gaulois* ha una vena inestinguibile ! Principiando dal signor Garibaldi, fino all'ultimo fantoccino. *Nous croyions* dice ironicamente il giornale parigino, *que tous ces gens-là étaient des héros...* Vorrei riprodurre le delizie registrate nell'articolo del *Gaulois*, ma lo confesso, il corraggio mi manca... Povero Garibaldi ! Poveri Garibaldini ! Noi avevamo tutto preveduto, ma il cuore ci sanguina tanto più, che gli insulti sono il vangelo dei nuovi *amici* ! ma che vale irritarsi ? Ogni male non vien per nuocere ed almeno la lezione del passato, servisse per la storia del futuro !

Le Gaulois récidivera maintes fois : insultes, mauvais goût, calomnies se multiplient.

Le *Pensiero* du 6 mai 1875 intitule son billet :

Lo spirito del buffone et cite Molière en exergue :
Mon Dieu que votre esprit est d'un étage bas (Molière.)

Credevo che Garibaldi, scrive il foglio parigiano, non fosse che un « chef de barricade », ma da qualche tempo in qua mi sono chiarito che egli è « *un vrai paillasse* ». Né questo basta : I garibaldini al solito sono *una banda* ! ...Garibaldi è « *un bouffon qui ne peut se retrouver qu'à Naples.* »

Le Petit Marseillais, qui avait applaudi le courage du Héros des deux Mondes en 1870, lors de son intervention en Bourgogne, a tourné casaque.
On pouvait lire le 11 septembre 1874 :

On est humilié aujourd'hui de voir qu'on a cru un moment au génie militaire d'un étranger, qu'on a acclamé à outrance un faux général

Le journal **La Côte d'Or** de Dijon (où étaient tombés tant de jeunes Volontaires garibaldiens) écrira le 19 octobre 1873 :

Des millions gaspillés, une armée perdue, telle est l'œuvre de l'inepte Garibaldi et des incapables sans probité qui l'entouraient.

Le courage nous manque également. Ce serait une dure épreuve de relever toutes les infamies que la presse française a écrites contre le Héros des deux Mondes de 1871 à 1893, c'est-à-dire dix ans après sa mort. Contentons-nous de ces deux dernières citations empruntées au **Pilori** (sic) :

9 novembre 1890 :

Au sujet de l'appel pour recueillir les fonds nécessaires à l'érection d'une statue à Garibaldi, signé par A. Lavertajon, député de la Haute-Vienne, Emile Dubreuil écrivait dans **Le Pilori** :

Garibaldi n'est venu en France qu'à la tête d'une bande de lazzaroni dont le moins mauvais ne valait pas seulement une bille.

Le 23 novembre 1890, Etienne Loustau écrivait dans la même feuille (au sujet du projet d'érection d'une statue à la gloire de Garibaldi à Dijon)



Donc Renan veut qu'on rende hommage à Garibaldi parce qu'il aime la France. Les vrais Français n'ont que du mépris et de la haine pour le fantoche qui traitait la France comme une vulgaire Calabre.

Restons-en là. On imagine la nausée et l'indignation des Garibaldiens niçois et de leurs amis dont certains, comme Enrico Pastoris, étaient tombés en Bourgogne. Giorgio Imbriani a été frappé à mort à deux pas de son ami intime Giuseppe Beghelli, à Dijon/Talant. Adamo Ferraris, médecin personnel du Général Garibaldi, y a perdu également la vie ; Luigi Dell'Isola, Carlo Laplace, Carlo Zanoia... sont rentrés mutilés ou diminués à Turin en mars 1871 et personne, ou presque, ne songe à leur rendre hommage (Voir notre *Giuseppe Beghelli* ;

Extrait de notre ouvrage sur le point de paraître chez L'Harmattan, Paris (**L'Histoire du concept de culture**, page 4,) qui donne une idée de l'idéologie nationaliste en France au lendemain de l'humiliation de Sedan.)

Au lendemain de la défaite de 1870/1871 la science pédagogique française des années qui s'étendent de 1870 à la première guerre mondiale et au de-là a souvent fait preuve d'un nationalisme aigu.

L'historien Fustel de Coulanges écrivait en 1872 :

Pour la première fois, depuis un demi-siècle, un savant français osait parler en savant français et briser l'hypnotisme dont nos rivaux d'Outre-Rhin avaient comme frappé notre intelligence nationale.¹

M. Gréard (dans un rapport sur le concours ouvert à la section de Morale par l'Académie des Sciences Morales et Politiques en 1877) s'écriait :

Ne laissons pas croire que la pédagogie soit la propriété de l'Allemagne, restituons à notre grande école de pédagogie ses titres et son rang.

Ce nationalisme a eu deux conséquences : un repli sur soi et un désintérêt des intellectuels et pédagogues français pour les débats relatifs à la culture dans les pays de langue allemande (à quelques exceptions près : Lucien Lévy-Bruhl avant 1914 par exemple). Il serait fructueux d'en analyser les conséquences à long terme.²

Dans un des très rares textes de Durkheim consacré à cette question, l'auteur des *Formes* reconnaît que :

Ce n'est pas sans raison, en effet, que l'on nous a souvent reproché notre chauvinisme. Par ce caractère contradictoire, qui n'a d'ailleurs rien d'inexplicable, en même temps que dans nos conceptions morales et politiques nous faisons abstraction de toute différence nationale, nous nous montrons souvent d'un amour propre collectif ombrageux à l'excès, nous nous fermons volontiers aux idées étrangères et aux étrangers eux-mêmes que nous ne laissons que difficilement pénétrer notre vie intérieure, et nous n'éprouvons que peu le besoin, au moins jusqu'à des temps récents, de nous mêler de la vie du dehors.³

Délibérations du Conseil Municipal de Nice

Consiglio comunale **Ritratti di Giuseppe Garibaldi e di Catarina Segurana** di Nizza

Sessione del 6 dicembre 1871

¹ *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} septembre 1872.

² Maurice Mauviel, Anthropologie et doctrines pédagogiques en France : Perspectives historiques in *Cahiers de sociologie économique et culturelle*, pp. 35-66, n° 13, juin 1990.

³ É. Durkheim, *L'Éducation Morale*, (l'enseignement historique), Paris, Alcan, 1925, p. 322.



Trattosi di decidere l'exécution, per essere collocati nella sala del Consiglio dei deux portraits de Giuseppe Garibaldi e Catarina Segurana, egli (Mereu) domanda di votare la spesa necessaria o di rinviare la discussion de sa proposition ad'un'altra seduta. Il Signor Toselli annunzia che ha tempo fu già preparato un progetto di sottoscrizione pubblica a questo effetto, e che se il Consiglio vuol permettergli ne darà lettura. Domanda il permesso di andarlo a prendere al suo ufficio (pendant son absence on étudie la construction d'une voie carrossable).

Presidente A. Raynaud, Sindaco
Segretario ; G. B. Toselli

Il primo affare posta all'ordine del giorno è la proposta del Sig Mereu per l'exécution dei portraits de Giuseppe Garibaldi e di Catarina Segurana.

Le maire (sindaco) donne la parole à Mereu qui constate qu'il a déjà demandé deux fois au Conseil de se prononcer sur ce point. « E che a causa della poca premura che ha esso a votarlo, egli ritira la sua proposta. »

Il Signor Braguet rappelle que cette question a déjà été traitée dans la session précédente, qu'il a fait lui-même la proposition d'exécuter un grand portrait de Garibaldi (Général) par souscription, et que cette proposition a été appuyée.

M. Massena n'apprécie pas l'intervention de Mereu ; étant lui-même l'auteur d'une proposition de portrait de Garibaldi, il a voulu rendre hommage à notre grand patriote.

Le portrait de Garibaldi doit être placé à la place d'honneur de la salle du Conseil municipal de Nice et avoir de grandes proportions qui soient dignes du projet.

Massena se réjouit aussi pour le portrait de Catarina Segurana, car ces deux personnages sont la gloire de Nice.

Au sujet de la rue Bottero de Nice : un point d'histoire

Un Vétéran garibaldien niçois ignoré : Antoine Bottéro.

Les Niçois ignorent pour la plupart qui est le Bottero qui a donné son nom à une rue de la ville (entre la rue Gambetta et la rue Saint-Philippe), décision prise par délibération du Conseil municipal de Nice le 9 juillet 1889. D'aucuns pensent qu'il s'agit de Jean-Baptiste Bottero né en 1822 à Nice (originaire (*oriundo*) de Limone, Piemonte) qui épousa Térésa Broc de Tournette-Levens dont il eut six enfants (trois garçons et trois filles). Député de Nice au Parlement de Turin en 1855, il a cofondé **La Gazzetta del Popolo** de Turin. Jean-Baptiste Bottero vivait encore en 1889, et pour des raisons idéologiques claires, le fondateur de *La Gazzetta del Popolo* de Turin ne pouvait être honoré ainsi.

L'interrogation remonte à de nombreuses années ; une lettre du Président du Conseil Général des Alpes-Maritimes datée du 23 mars 1932 adressée à un personne qui souhaitait être éclairée à ce sujet précisait qu'il se serait agi de Paolo Bottero, oncle de Jean-Baptiste (Gian-Battista), qui se serait illustré comme historien niçois. Est-ce convaincant ?

Antoine Bottero, frère de Jean-Baptiste, a combattu aux côtés de Giuseppe Garibaldi en 1866 à Bezzeca, puis, en 1867, à Mentana. Il fut archiviste à la Bibliothèque publique de Nice et mourut dans sa ville natale en 1891. Son fils Paolo vécut également à Nice, il est mort en 1940. Tous deux entretenaient avec ferveur le souvenir de Garibaldi.

Sources : Archivio della *Gazzetta del Popolo*, Museo del Risorgimento (Biblioteca), Torino.

Henri Sappia écrivait dans *Nice Historique* (1 août 1899), article *L'ancien cimetière de Nice* :

L'amiral Ribotty ; l'une des gloires niçoises, Antoine Bottero, Archiviste, Conservateur de la Bibliothèque et du Musée de la ville de Nice, né le 11 mars 1811, mort le 9 février 1891. Doté



d'une rare persévérance, travailleur infatigable, il mit de l'ordre à la bibliothèque et aux archives municipales. Malheureusement il ne laissa ni imitateur ni élève.

Tout près, enchaînée à la muraille, on voit une petite plaque avec ces mots :

Teresa, figlia di Domenico Garibaldi e di Rosa Raimondi, nata il 5 maggio 1817, morta il 17 febbraio 1820.

Ce petit ange a été victime des flammes, le Général Garibaldi rappelait souvent sa petite sœur Thérèse.

La ville de Nice, à l'anniversaire de la mort du Général (2 juin 1882), déposa sur le tombeau de *Signa Rosa*, cette inscription gravée sur marbre :

Nice 4 juillet 1807. Caprera 2 juin 1882.

Sur ce tombeau, le cercle républicain intransigeant Joseph Mazzini de Nice, le 22 juin 1885, consacra cette louange à la mémoire de Garibaldi. Suit le texte en langue italienne.

Benoît Bunico, élu député de Nice lors des premières élections générales du 27 avril 1848, des 22 mai, 15 juillet et du 9 décembre 1849. Le 15 juillet il avait eu pour adversaire l'avocat Jean (Giovanni) de Foresta, de Villefranche-sur-Mer.

Sappia écrit : B. Bunico, par la noblesse de ses sentiments, l'énergie de son caractère, la pureté de son patriotisme et de son dévouement à la cause de la liberté, est un des plus beaux noms dont Nice s'honore.

N. B. Il s'agit bien sûr de la liberté de l'Italie. Jean (Giovanni) de Foresta fut Haut Magistrat à Rome et à Bologne. Son fils, Adolfo, Magistrat également, écrivit des traités de droit ainsi que des récits de voyage fort intéressants : *La Spagna, Gibilterra E Tangeri, De Cadice a Nizza* (1879-1882.) Le fils d'Adolfo, Alberto, diplomate, a publié, en 1884, *Attraverso l'Atlantico e in Brasile*. Il est mort jeune. Il semble que la famille soit éteinte. Tous les trois reposent au cimetière de Cimiez à Nice. Il y a une quinzaine d'années, leur tombe était dans un état lamentable. De modestes travaux de nettoyage ont été entrepris. J'ignore si c'est dû à l'écrit dans lequel je déplorais cette situation.

Un Volontaire garibaldien niçois oublié, Henri Pastoris, tombé en Bourgogne en 1871

Un Garibaldino nizzardo : La vita eroica di Enrico Pastoris (Garibaldino nizzardo)

Scritta da Furio-Lopez, **Camicia Rossa**, 1939.

Texte écrit par un de ses parents, intéressant document sur la vie à Nice vers 1852 .

La famille Pastoris était très proche des Garibaldi.

Le impressioni che si ricevono da ragazzi sono le più profonde e rimarranno sempre come forze preponderanti e decisive nei nostri più maturi giudizi.

Ecco la ragione sentimentale e più intima che m'induce a scrivere il seguente articolo : un commosso amore, cioè, è una pietà filiale verso un mondo scomparso di cui tento fissare, fuggevolmente, i sentimenti, e ravvivare le memorie.

Rammento che nelle lunghe sere d'inverno i miei s'indugiavano volentieri a parlare, dopo la cena, intorno alla tavola dalla quale mia nonna non voleva assolutamente si togliesse la tovaglia perchè dava più luminosità alla stanza (dominava ancora il lume a petrolio munito, magari d'una calzetta *Auer*) mentre io, bambinetto di sette od otto anni, sdraiato su di un comodo divano, tra il sonno e la veglia ascoltavo quei discorsi confidenziali. Il tic-tac d'un gran orologio a pendolo quasi ritmava quei conversari, ne riempiva le pause, ne significava meglio, quasi sottolineandoli, certi nomi per me strani di congiunti, che di quei ricordi pieni di nostalgia e, insieme, del fascino che l'ora tarda e raccolta dava loro, formavano quasi l'ossatura, il *leit-motiv*, il tipico motivo conduttore.

I miei parlavano sia in *patois* che in francese ; alle volte, in un italiano francesizzato. Io ascoltavo, attendendo che mi colpisse e trascinasse via il sonno con sè, e mi domandavo ; chi sarà mai questa *tanta Nina* ? chi saranno questi *Baptistin*, questi *François*, questi oncle *Laurent* ? e che vorrà mai dire *tanta* ?



Giravo gli occhi stupiti e assorti alle pareti ova un gran panta di Nice spaziava circondata da acquarelli e pastelli che riproducevano aspetti della marina e delle campagne nizzarde, insieme a belle miniature e a vecchi ritratti lussuosamente incorniciati che immaginavo essere, e in parte erano, i protagonisti di quei conversari.

In mezzo a quei ritratti ce n'era uno che doveva essere assai prezioso, se mio padre lo staccava spesso dalla parete, e andava ad osservarlo attentamente sotto la luce : era il ritratto di Giuseppe Garibaldi con firma autografa. Naturalmente più tardi compresi il significato di quei nomi francesi e italianizzati. Rammento che mio padre parlando delle sue cacce alle pernici in una nostra campagna a Mouans-Sartoux, diceva di aver fatto un giorno il poco simpatico incontro con una lince inseguita da cacciatori, la quale gli era passata velocemente a pochi passi di distanza. Io, sin d'allora grande amico di tutti gli animali, compresi i lombrichi che scovavo nell'umidiccio, sollevando pesanti pietre e mattoni, a quel nome di lince rizzavo gli orecchi, sgranavo gli occhi e tutte le mie viscere si commuovevano. Avevo certi libri illustrati del *Compte*, del *Figuier*, del *Brehm*, che mia nonna mi aveva regalato, ma soltanto per le figure perchè io allora il francese non lo capivo, e il giorno dopo ero corso subito a sfogliarli per contemplare le fattezze della terribile belva.

Erano tanto simpatiche, poetiche e ammalianti queste chiacchiere serali, così amabilmente rappresentate le persone specialmente nella parola di mia nonna e di mia zia, così felicemente caratterizzate per qualche loro tic, originalità od altro, che mi sembrava d'essere nato e cresciuto anch'io in quei luoghi e di aver conosciute quelle persone. Impressione che m'è rimasta sempre. Sentivo confusamente quella vita lontana, quel tumulto politico, quella forza delle speranze, quella gagliardia irrefrenabile dei contrasti, quel romanticismo risorgimentale, insomma, che sembra smorzare tutte le atrocità e tutte le sofferenze per farci soltanto vedere e godere la parte eroica, balda, poetica, avventurosa.

Ma il protagonista di tutti questi discorsi familiari e serali, l'eroe che li dominava e li assommava tutti, sempre sottinteso, anche quando meno si parlava di lui, era un fratello di mia nonna, Enrico (nonna diceva Henry). Essa ne rievocava la figura e le gesta con un signorile tono scherzoso, che però non escludeva la piena e seria consapevolezza di ciò che diceva. Narrava, insomma, con una espressione quasi inadatta all'importanza di ciò che esponeva, senza alcuna intenzione di esaltare o di ingrandire. Voleva soltanto rievocare a se stessa ed ai familiari la figura del suo eroico fratello. Il quale aveva più dell'irruenza, della spavalderia, della temerarietà d'un Felice Orsini, che della mansueta, ragionata e consapevole arditezza di Garibaldi. Una sua prodezza (una tra tante) era stata quella, ad esempio, di condurre mia nonna in barca e , dopo essersi spinto molto al largo, di rovesciare improvvisamente l'esile imbarcazione, e gridare a gran voce : « Ora ti salvo ! ». Difatti l'afferrava e vigorosamente nuotando la riportava sulla spiaggia, più morta che viva dallo spavento. E quel che fu il ragazzo, fu il giovane ; ardito, temerario, insofferente di frani e di riposo. Agire, pareva essere il suo motto. Quando Nizza fu ceduta alla Francia, la sua vita divenne anche più ardita, manesca e irrequieta. Sembrava che Cavour gli avesse fatto un torto personale. Quegli ufficiali francesi che percorrevano le vie di Nizza, erano i ladri della sua amata città. Li odiava e, un giorno, in una bottiglieria (è sempre mia nonna che racconta), aveva fatto anche succedere un finimondo, con grande disperazione del padrone del locale che vedeva tutte le sue preziose bottiglie volare sulle teste degli ufficiali francesi, alcuni di quelli rimasero malamente feriti. ...

Io, naturalmente, credevo incondizionalmente a queste gesta che mi mettevano in corpo un grande spirito d'eroismo per misteriose imprese che riempivano e rendevano eroico il mio ancora assai lontano avvenire ; e provavo, sì, un irresistibile simpatia per questo Henry tanto coraggioso e valoroso che nutriva la mia adolescenza d'una mirabile epopea, educava e nobilitava il mio carattere ; ma, nel contempo, questa temeraria figura di giovane, atterrava, sconvolgeva, turbava i miei atti immaginari di coraggio, mi dava, insomma, non paucò paura.



Quando, però, fui più grande, mi venne qualche dubbio sulle gesta raccontate dalla nonna, e incominciai a sottoporle a una grande giudiziosa e rigorosa riflessione di controllo. Quella audace poesia continuava, senza dubbio, a piacermi perchè l'avevo, si può dire, nel sangue, ed ero stato, senza alcuna intenzione de ' miei, educato ad essa ; ma la valutavo attraverso un leggero senso di irriverenza e di scetticismo propria all'età in cui mi trovavo.

Mi veniva il tormentoso dubbio che quei racconti fossero stati ingranditi dalla mia fanciullesca fantasia, esagerati, quasi, da quei miei sgranati avidi e intenti occhi, da quello stupore di tutte le mie piccole energie tese ad ascoltare, e che ciò che mia nonna parcamente raccontava entro i limiti del vero, si fosse, in me, trasformato in favola. Pensavo anche, talvolta ; ma fuggevolmente, quasi vergognandomi di recar offesa alla nonna, che quei racconti non fosse altro che amabili guasconate e fanfaronate, tanto simpatiche nel Dumas, tanto antipatiche, perchè non immaginate coerentemente, nel *Cyrano*, che proprio in quei giorni furoreggiava nei teatri. Una volta, anzi, ebbi anche vivamente a biasimare quelle *esagerazioni epiche* di mia nonna, com'io le definii nello sdegno, per la ragione che, avendole un giorno confidate, benchè attenuate e quasi in sordina a un compagno di scuola, e con un certo legittimo orgoglio, ebbi a beccarmi, da costui, una beffarda e irreverente critica che voleva dimostrarmi come quattro e quattro fanno otto, come tutti quei racconti ne potessero essere altro che favole raccontate per conciliare i miei sonni bambineschi. Ne rimasi profondamente scosso e offeso. E un po' di rammarico andava anche a mia nonna. Ma soprattutto mi (cresciava ?) il pensiero di dover dare un addio definitivo a quelle smaglianti avventure e considerare il mio eroe, l'eroe della mia epopea fanciullesca, falso, bugiardo. Invece, com'ebbi a sincerarmi più tardi e per lettere e per la parola autorevole di illustri personaggi che avevano conosciuto Henry, mia nonna non aveva detto che la pura e sacrosanta verità. Non aveva raccontato che ciò che le era accaduto, ciò che le constava direttamente. Non aveva fatto altro che rammentare e svolgere la poesia intanti turbinosi anni vissuta e accumulata nella sua anima gagliarda e gentile. Era la vecchia, insomma, sana di mente e di corpo, che ricamava (e ?) divagava in quel gran vuoto del tempo trascorso la montagna già alta dei suoi anni, al quale(e ?) tutta volta, non avendo più nulla da fantasticare dall'altra parte, l'avvenire, la pianura sconfinite ove invece ci affacciavamo noi, piccoli nepoti, che l'ascoltavamo. Ma il curioso è che anche ora, per noi grandi nepoti, quell'eroico Risorgimento vissuto ed ascoltato in riverbero, dalle labbra d'una vecchia gentildonna, ci appare, per quanta gloria possa creare l'Italia, non facilmente superabile nella sua purezza e nel suo disinteressato e volontario patriottismo. Mia nonna, in fondo, non faceva che raccontare la nascita e, quindi, la poesia d'una nuova Nazione.

Ma il tono pacato e scherzoso con cui mia nonna narrava di suo fratello, prendeva un'intonazione epica quando i discorsi toccavano la grande figura di Giuseppe Garibaldi ! Diventava una furia, se contrariata e in queste sue collere ci faceva meglio capire il temperamento ardente di Henry. Sfido io ! Il Generale l'aveva fatta saltare tante volte, da bambina sulle ginocchia ! Nonna aveva un carattere buono, dolce, premuroso, ma energico. Era alta, complessa, bella. Da giovane era stata una bellezza nel vero e profondo significato della parola. Quando appariva in teatro, nello stesso palco con le marquese Bufalini e Patrizi (più tardi, a Città di Castello da maritata) il pubblico definiva queste tre dame le tre Grazie. Garibaldi era il centro del suo prezioso e tumultuoso mondo di ricordi, il nume tutelare della famiglia. Essa aveva carteggiato con Costantino Nigra ed altre storiche personalità del tempo. Benchè nata a Nizza, o meglio perchè nata a Nizza, ed educata al Sacro Cuore di Parigi, era italianissima e assai gelosa e ombrosa, direi quasi sospettosa e spinosa, nel suo sentimento d'italianità. Parlava correttamente l'inglese e il francese, suonava il piano con sentimento (alunna di suo padre che le aveva lasciato un'enorme cassa di musiche), e cincischiava l'italiano, francesizzandolo. Più volentieri s'esprimeva in nizzardo. Se noi tutti di casa, indistintamente, amiamo ed ammiriamo in una maniera più calda, familiare, intima ed appassionata, che non sarebbe se l'avessimo soltanto appresa dai libri, la fulgida personalità di Garibaldi, ciò dobbiamo ai sentimenti con cui



siamo stati educati da nostra nonna. Lo studio, venuto più tardi, non ha fatto che consolidare, dare una ossatura, una giustificazione, precisare, insomma, la coscienza della nostra maturità, ridurre il nostro vago per quanto gagliardo sentimento di ammirazione pel Generale, ad una formula sistematica, scientifica, e, nel contempo, sempre ardentemente passionale. Per me e per i miei fratelli, il Risorgimento prima di essere appreso nella scuola, era stato vissuto in ispirito, direi quasi visto in azione, durante quelle dolci serate attorno alla tavola illuminata. Ho detto che la casa di nonna, a Nizza, era piena di emigrati, di principi russi, di artisti, specialmente pittori e musicisti. Nonna stessa era destinata a sposare, un giorno, un emigrato romano, Giovanni Battista mio nonno, rifugiatosi a Nizza con una condanna a morte pontificia ; era destinata, cioè, a imparentarsi col quel Tito Lopez ferito nel '49 gravemente a Velletri, agli ordini di Garibaldi, resosi celebre , in seguito, per la sua campagna contro il brigantaggio e per essere stato il primo comandante della Guardia Nazionale in Roma ; con Filippo Lopez, comandante supremo l'artiglieria sempre durante l'assedio del '49 che, insieme coi Calandrelli, ebbe continui contatti con Garibaldi ; con Luigi Lopez che, comandante la piazza d'Ancona, parlò con Garibaldi nel '48 trattando del problema romano ; e finalmente con Giuseppe Lopez che, nello stesso anno, e per ordine di Pompeo Campello, avrebbe dovuto unirsi, e, per fortuna, non fu, alle truppe del Ten. Colonnello Filippo Caucci Molara a Roma. Insomma, col matrimonio di mia nonna, due eroiche tradizioni garibaldine, quella dei Pastoris e quella della mia famiglia, confluiscono e si annodano.

In casa di nonna si respirava, in quell'epoca, una atmosfera magnanima. Vi si discutevano progetti per la sistemazione definitiva della Patria. Si pensi che a queste riunioni nizzarde prendevano parte, saltuariamente, Felice Orsini che aveva insegnato equitazione a mia nonna, Bixio, la famiglia Gambetta e numerosi emigrati nostrani e stranieri. Era un salotto più tumultuoso, meno letterario, meno composto di quelli della Maffei a Milano, della Peruzzi a Firenze. Io e i miei fratelli siamo vissuti entro l'atmosfera magica di queste memorie risorgimentali, entro questo suggestivo e romantico riverbero del Risorgimento che alitava attorno alle nostre adolescenze, ad apprendere il meraviglioso. Le quali memorie erano, per così dire, rafforzate da libri che mia nonna aveva portato da Nizza. Rammento tra gli altri, le favole illustrate del Perrault, le opere del Figuiet, del Compté, del Brehm, e un grosso libro rilegato in rosso intitolato **Biographie Niçoise**,⁴ del quale ci dilettevamo a vedere le litografie degli illustri nizzardi, genovesi e, comunque, liguri. E facemmo in tal modo conoscenza con Jean-Charles (*Gian-Carlo*) Passeroni,⁵ con Joseph Bavastro, il terribile marinaio che dette tanto filo da torcere agli inglesi e che faceva, in tempi moderni, quel che approssivamente, alla fine del secolo XVI e al principio del XVII, i Drake, gli Hawkins, i Clifford ed altrettali contro gli spagnoli e per maggior gloria della regina Elisabetta ; con Louis Andrioli⁶ con Alberti de Villeneuve, Massena, la Segurana, ecc. Mi rammento anche di un altro illustre nizzardo che frequentava quelle nizzarde riunioni e che, in seguito, si trasferisce a Roma, dove fonda un giornale d'italianità, **l'Italie**. Era André, di colorito bruno, di mezzana statura, di carattere burbero. Il suo viso era solcato da un enorme cicatrice. André era un accanito sostenitore di Nizza italiana. La patria del più grande, del più disinteressato degli italiani - diceva - non può restare alla Francia. In una sommossa, a Nizza, aveva ricevuto quel terribile fendente e s'era miracolosamente salvato entrando nella bottega di un oste e nascondendosi nel fondo di una botte. Anche André, di cui posseggo un prezioso opuscolo, *A propos de musique et de séparatisme*,⁷ è una delle figure più care della mia infanzia e della mia adolescenza. Spesso, con papà, andavano a trovarlo nella redazione dell'*Italie* e, più spesso, a casa sua, un minuscolo lillipuziano appartamento ove viveva con la sua gentile figliuola Aurelia. Rammento che André, papà e la signorina Aurelia parlavamo

⁴ De Jean-Baptiste Toselli.

⁵ Gian-Carlo Passeroni, poète, né à Lantosque dans les Alpes-Maritimes , auteur du *Cicerone* e des *Rime* (Milano, 1778) dont nous donnons un extrait sur ce site.

⁶ Luigi Andrioli, poète niçois, auteur de **Opere Poetiche** , Torino, 1806, réédition 1837.

⁷ Opuscule paru à Nice en 1897, deux ans après la suppression du **Pensiero di Nizza**. L'auteur



nizzardo. Mio padre era romano, ma aveva passata la sua giovinezza a Nizza, di cui parlava con tanto esagerato entusiasmo da suscitare, spesso, in noi, romani ed idolatri della nostra città, vivissime proteste.⁸ Quel magnificare Nizza, sempre Nizza, e il suo soggiorno, e il suo carnevale, e il suo mare, e le sue feraci campagne, la sua civettuola bellezza, signorilità e gentilezza in contrasto alla rudezza romana, e persino le sue lumache, le *cantareo* ; ci dava proprio ai nervi, ci pareva un crimenlese contro la maestà di Roma. E questo stato d'animo si acuì, si esacerbò, raggiunse l'acme in occasione della venuta in Roma di quel *Baptistin* delle passate fanciullesche e quasi leggendarie memorie, che, d'un tratto, si concretava, vivente e parlante, signorile, allegro, simpatico e disinvolto, dinanzi ai nostri curiosi e indagatori occhi. Era un po' del grande passato che, da verbo, si faceva sangue e carne. [...]

Ma tutto ciò nulla tolse al fascino di quella tradizione, nella quale eravamo cresciuti e della quale ci eravamo alimentati. Henry, anzi, proprio in quei giorni usciva fuori dalle nebbie leggendarie e fluttuanti per vedercelo a poco a poco schiarirsi, disvelarsi nella sua piena, eroica e storica realtà. Erano i giorni in cui, io e i miei fratelli, incominciavamo a metter le mani timidamente, in quella congerie caotica dell'archivio di famiglia, in cui trovammo lettere di Garibaldi, di Costantino Nigra, fotografie di Bixio e di intere famiglie di principi russi, spartiti musicali, documenti di condanne a morte e di condanne all'esilio, radiazioni dell'esercito pontificio, rogiti di notai e carte di regolare amministrazione. E fu così che la verità di Henry, come tante altre verità concernenti la famiglia anche paterna, fu ritrovata, e accertata in tutti i suoi particolari. E' inutile dire che ne provammo una gioia immensa, una soddisfazione commossa, che ne tirammo su, con orgoglio, nuova forza, nuova fede che rinvigoriva il nostro carattere, ci dava una dignità tutta propria, personale, ci differenziava, quasi, facendoci procedere, nella vita, più sicuri, più baldi, moralmente più fidenti, sorretti, com'eravamo, da quel vivo, operante e sempre presente spirituale bagaglio di memorie patrie e familiari. Capimmo, in quei giorni, che le vere, solide e provvidenziali ricche grandezze civili non s'improvvisano, che esse presuppongono un'educazione transfusa, più o meno remota, e come sian proprio le minoranze, educate largamente, profondamente e tradizionalmente, vive di continuità, a imporsi alle masse amorfe con la loro congenita, ineluttabile esigenza e con la loro forza etica e morale. Son esse, insomma, dotate di quell'equilibrio che vien dalla coscienza d'un passato tradizionale per cui, anche salendo ai più alti poteri, sanno mantenere la giusta misura, che creano la dignità inflessibile dei caratteri e quel coraggio civile tanto raro, silenziosamente operoso, che s'erger, solitario e intangibile, di fronte al volgare e rumoroso coraggio comune, d'ogni giorno, il quale s'esprime, per solito, con la inespressiva ed opaca violenza dei muscoli gladiatori.

Mia nonna era nata a Nizza dal lombardo conte Carlo Pastoris, musicista dilettante, ma di non comune valore, e di Rosa Aune, nizzarda. Suoi fratelli maggiori erano Carlo, capitano del genio e, per qualche tempo, professore di lingue moderne al Collegio militare di Torino ; Eugenio, emigrato nell'America meridionale e colà ucciso, ed Enrico, il nostro eroe. Il padre di mia nonna aveva una larga faccia rosea, soddisfatta, un proporzionato naso sormontato dagli occhiali, labbra rosse e carnose, sguardo limpido : un aspetto da Cavour raddolcito. Era il beniamino dell'alta e cosmopolita società nizzarda, che se lo rubava per sentirlo suonare. Dava anche concerti pubblici. Sua moglie, Rosa Aune, da una miniatura sembrerebbe creatura dolce, timida, remissiva. Invece, diceva mia nonna, aveva una forza di carattere non comune, assai più del docile marito tutto preso nelle spire della sua musica.

⁸ Giuseppe André, ancien rédacteur du **Pensiero di Nizza**, interdit sur le territoire français en novembre 1895 (et donc supprimé) se retira à Gênes puis à Rome où il devint, difficilement, rédacteur en chef de l'**Italie** peu avant sa mort à Turin. Il est inhumé avec sa fille Aurélia au cimetière du Château à Nice. Le témoignage de l'auteur réfère aux années 1900-1903. C'est l'un des très rares qui nous soient parvenus sur le séjour romain de Giuseppe André, dont même ses adversaires acharnés reconnaissent la grande honnêteté. Il a toujours vécu modestement.



I tre fratelli erano, chi più chi meno, scapestrati, originali, irrequieti, la disperazione della loro piccola sorellina Corinna. Più degli altri temerario e manesco, Enrico, il più giovane dei maschi, ma buono, violentemente generoso. Della *realtà* del quale avemmo in consenso e l'assicurazione non solo dall'archivio di famiglia, ma anche da illustri personaggi che lo conobbero. Un giorno, in un caffè del Trastevere, di ritorno da un corteo patriottico al Gianicolo ; Menotti Garibaldi spiegava a papà, in mezzo ad un discreto numero di ascoltatori, il perchè Enrico non aveva preso parte alla spedizione dei *Mille*. E ci parlava del suo coraggio indomito, tanto aggressivo che i suoi compagni, a Caprera, ove stette parecchio tempo col Generale, lo spronavano, talvolta, a delle arrischiatissime imprese, ad atti di coraggio temerario, stuzzicando il suo amor proprio, per vederlo magari perire e levarsi così da torno uno stimabile, sì, ma anche troppo pericoloso compagno. Diceva Menotti che il Generale lo aveva molto caro. E come beveva ! Anzi come si beveva ! esclamava Menotti mentre un sorriso illuminava la sua leonina, buona ed espressiva faccia. Mio padre - è sempre Menotti che racconta - dovette mettere delle leggi severissime per regolare il culto di Bacco. Difatti Garibaldi, in un punto, se non erro, delle sue **Memorie**, si lagna che la sua cantina fosse sempre sfornita a causa, principalmente *di quelle due spugne di Menotti e di Pastoris*.

Enrico era alto, magro, slanciato, tutto muscoli. Menotti ci diceva che un giorno vollero, a Caprera, provare la sua forza. Erano in sette a tenerlo. Ma Enrico, con un strattone, li aveva mandati tutti a gambe levate.

Menotti vedeva spesso e si soffermava volentieri a parlare con mio padre. Caro Menotti ! Aveva del Generale la bontà, la modestia, la pacatezza, l'aspetto leonino. Rammento anche la sua morte e come andassi da solo, a visitarne la salma in una casa, mi pare, di Piazza Vittorio Emanuele.

Con Riciotti mio padre avva meno dimestichezza. E' inutile dire però che tanto io che i miei fratelli veneravamo queste illustri propaggini del glorioso tronco.

Vivevano, tanto Menotti che Riciotti, modestamente, senza suon di grancassa ; e il primo, tutto dedito ai sui lavori di bonifica a Cisterna. Capivo, vedendoli e considerandoli, tutta la ragione profonda e il sicuro intuito di mia nonna nel suo culto per il Generale, e ne giustificavo, anche, alcuni suoi atti che, una volta, giudicavo impulsivi, come quello, ad esempio, di aver cacciato via, durante un pranzo, un tale che s'era permesso di fare qualche osservazione poco benevola sul conto di Garibaldi. Essa riteneva Nizza sempre italiana e che soltanto un passeggero accidente l'avesse data alla Francia...

Finalmente Enrico dovette lasciare Nizza e passò, col grado di capitano, nell'esercito italiano. Ma non vi durò a lungo. Quando si seppe, tra la commozione e lo sdegno di tutta Italia, che Garibaldi era stato, dai nostri, ferito ad Aspromonte, Enrico, con la sua solita generosa impulsività, spezzò la spada e ne gettò i pezzi, con parole insultanti, in faccia al suo colonnello. Doveva essere fucilato. Garibaldi intercede, lo salva, lo chiama e sè. [...]

Nel '66 combatte valorosamente nelle schiere garibaldine. Garibaldi, nelle **Memorie**, lo nomina un paio di volte con onore. Questo combattimento del 21 agosto (Bezzecca) - e cito dalla edizione nazionale delle **Memorie**, Vol I, p. 350 - il più serio e micidiale di tutta la campagna, ci costò un gran numero di morti, feriti, e prigionieri. Tra i primi cadeva l'eroico Colonnello Chiassi alla testa del suo Reggimento. Furono feriti i prodi Maggiori, Perrina, Tanara, Martinelli, i Capitani Bezzi Pastori (sic), Antongina e tanti altri dei migliori.....

Dopo il '66 Enrico si ritira a Caprera, col Generale. Ma prima di passare all'ultima e gloriosa campagna garibaldina, quella di 1870, mi sia lecito pubblicare la lettera che Enrico scrisse, dopo la ferita a Bezzecca, a mia nonna :

Cara Sorella,



Se non ti ho scritto è perchè non volevo darti cattive notizie quale era quella d'un gran ferita, da me toccata. E posso dire grave poichè due o tre volte i dottori si son messi per tagliarmi la gamba ed una settimana fa fecero pure un consulto. Ora sono fuori pericolo, ma la mia malattia sarà lunga e la convalescenza ancora più lunga, quindi non so quando potrò recarmi a Città di Castello. La mia ferita è la stessa del G. le Garibaldi del 62 colla differenza che la palla da me ha attraversato il piede rompendo la tibia l'astragolo e parte del malleolo esterno, quindi ti puoi fare un'idea di quello che ho sofferto in un mese e di quello che avrò ancora da soffrire. Il dottore Albanese che è quello che mi cura è contento della mia ferita e mi ha detto che m'avrebbe salvato la gamba. Questa ferita mi fa guadagnare il grado di Capitano, la medaglia al valore militare e la pensione di riforma.

Saluta Lopez, ecc. [...]

Giungiamo, così, al '70. L'impero di Napoleone III cade ingloriosamente a Sedan. La Repubblica francese è in pericolo, ed ecco che le Camicie Rosse di Garibaldi tornano a fiammeggiare. E' vecchio, il Generale. Non è più il magnifico condottiere, pittorescamente vestito, bello, affascinante come nelle ardimentose guerre americane, nell'assedio del 1849 ed a Calatafini. Ma nel cuore gli palpita sempre l'eterna giovinezza della fede. Gli danno fucili vecchi, suppellettile di scarto...

Enrico s'allontano portato dal cavallo del suo generale... Un gruppo di soldati e d'ufficiali che occupavano un posto avanzato, gli grida di non più inoltrarsi per quella via, assai pericolosa. Egli fa un gesto di noncuranza, e procede. Poco dopo una scarica lo investe. Una palla gli entra in bocca. Rimane in sella per ancora un centinaio di metri ; poi cade, morto.

Garibaldi ne fu oltremodo addolorato. Ecco la lettera ch'egli scrisse annunciando al capitano del genio Carlo Pastoris la morte di Enrico :

Corcelles, 8 février 1871.

Mio Caro Pastoris,

Vostro fratello è morto da prode come visse.

L'Italia ha perduto un ben valoroso figlio, e noi un caro amico.
Dio vi benedica.

Vostro Garibaldi.

Ed ecco la lettera con la quale (Giuseppe) Basso, segretario di Garibaldi ed amico di Enrico Pastoris, accompagnava quelle del Generale.

8 febbraio 1871.

Corcelles près Châlon S. Saône. Loire (sic)

Mio caro Pastoris,

Enrici morì da forte il 21 p.p. sotto Dijon.

T'invio una linea del Generale ed un suo saluto.

Un abbraccio dal Tuo G. Basso.

Nel cimitero di Dijon un modesto ricordo marmoreo ricopre le spoglie del valoroso Nizzardo, e nel Municipio di Nizza una lapide ricorda Lui e valorosi caduti per la Francia nella sbrigativa e catastrofica guerra del 1870. Nel numero 21-22 gennaio 1887 della **Capitale**, poche



righe (Martirologio Nazionale) lo ricordano ancora una volta : « Se non in difesa, certo in onore dell'Italia, combatterono e morirono a Digione, il 21 gennaio 1871, gli eroici volontari, guidati da Garibaldi, alla conquista dell'alleanza dei popoli. Epperò meritano di essere (qui ?) ricordati i nomi dei maggiori Perla e Pastoris, genovesi (sic)⁹ che appunto in questo giorno perdettero, giovanissimi ancora, la vita.

Enrico, difatti, aveva appena compiuti i 33 anni.

Furio

Lopez-Celly.

Due brani (Opere dimenticate)

Deux extraits (Œuvres oubliées)

1. Un extrait d'Agostino Galleani ; **Il Finanziere** (Ricordi), Genova, 1893, pp. 32-37)

Estratto del libro di Ricordi del Nizzardo Agostino Galleani : **Il Finanziere**, Genova, 1893, pp. 32-37.

Une nuit mouvementée à La Brigue (Alpes-Maritimes) en août 1841

Una notte d'agosto 1841 in Briga Marittima (Alpi-Marittime)

Veniamo alla Briga dove il lettore prenderà una idea di quel borgo, dei suoi abitanti, e come erano considerate le Guardie Doganali in allora *Preposti*.

In quei tempi gli abitanti della Briga si davano quasi tutti al contrabbando chi in qualità di spalloni, chi quali ngozianti di tessuti, e chi quali speculatori in quello clandestino commercio, per cui l'intera popolazione era nemica, ed *accerima* del doganiere...

In quella mal'augurata Residenza era quasi impossibile al doganiere di procurarsi un amante non importa di qual grado esso fosse insignito Brigadiere. Commissario per le Brigate, o Ricevitore, era tutt'uno, subalterno o superiore, erano in faccia a quella gente sempre Preposti , e non erano rare quelle famiglie che quando facevano fare la preghiera ai ragazzi nel dire Iddio ci liberi dalle saette, dai lampi e tuoni dai cattivi incontri ecc. ecc, Non aggiungessero anche quello dall'idea di arruolarsi, se maschi, nel corpo dei preposti, se femmine, d'innamorarsi di questi.

Dal mio dire i lettore, facilmente potrà scorgere come era difficile fare l'amore alla Briga.

Eppure stante al mio modo d'agire col frequentare le distinte famiglie di quel borgo come sarebbe la rispettabilissima casa Lanteri, insinuatore a Tenda, e ricevitore a Briga, ricco proprietario, sia in quel paese che è quello di Triora ove si ammogliò colla distinta signorina Angiolina Capponi, il quale insinuatore già conosceami quand'ero aspirante al volontario nella stessa amministrazione, e che non solamente io gli sarò riconoscente sino a che avrò vita, ma tramanderò ai mie posteri le gentilzze di quell'egregio signore, ed ornatissima era sua sposa, ricevute.

I coniugi Lanteri di felicissima memoria hanno un figlio, tutt'ora vivente, conservatore delle Ipoteche a Oneglia, quel distinto impiegato che i Brigaschi lo chiamano il signor Baccicin è tenuto in venerazione da quegli abitanti perchè, è voce pubblica, che tanto si interessa per loro...

Come già dissi era cosa difficilissima pel doganiere di fare l'amore alla Briga, eppure io col mio carattere *ilare e faceto*, stante alla mia giovanile età d'anni 21, appartenendo io alla capitale del contado di Nizza, e colla mia educazione militare mi riuscì di procurarmi un 'amante, figlia di un

⁹ Un exemple parmi beaucoup d'autres des défaillances de la mémoire italienne concernant les Niçois. À Turin, dans le *Campo Santo*, sur la stèle du Niçois Gian-Battista Bottero, il est indiqué : *Nato a Nizza Monferrato* et non *a Nizza (mare)* !



ricco proprietario, colla quale ebbe un incidente che terrà ben allegro il lettore del presente lavoro, ed ecco.

Una notte d'estate, sulle undici, mentre quelli abitanti erano in braccio a Morfeo, io mi trovavo sulle sponde del piccolo ruscello che chiamasi *Russec*, il quale costeggiava il giardino della mia amante, contemplavo quel bel cielo d'Italia, ammiravo la bella stella di Savoia, godevo nel sentire gli usignuoli sgranare il loro meraviglioso gorgheggio rallegrando il silenzio della campagna, esaminavo quei pesciolini che in quelle limpide acque guizzavano, e gettavo di tratto in tratto qualche sguardo sulla finestra della mia innamorata, sembrandomi ad ogni momento di vederla comparire, ecco che con poca mia sorpresa vedo nel giardino un'ombra di donna, e riconosco in questa il tenero oggetto dei miei pensieri.

In allora con voce sommessa mi fo conoscere chiedendogli come si trovava colà a quell'ora.

Un lugubre sogno m'ha risvegliata, mi risponde, e me ne venni nel giardino dove qui solitaria poter riflettere a mio bel agio sulla futura nostra sorte.

Nel mentre ci disponevamo ad un'innocente conversazione ecco che passa poco distante da noi il brigadiere capo brigata con una guardia che erano in perlustrazione, questi non ci scorgono e vanno pel loro destino.

Un momento dopo arriva un'altra pattuglia di carabinieri, questa prudentemente continua il suo cammino...

La Rosa, mia amante, a tale vista giudicando poter noi compromessi il più oltre rimanere, mi propose di portarci nella sua casa, ove così a nostro bel agio potevano favellare (in quei tempi di vera educazione religiosa nulla v'era a temere per l'onore della figlia).

Essa mi precede, ed io con quella vivacità che possedevo in quell'età mi slancio sulle sue orme e precipitandomi in casa mi trovo al secondo piano senza avvedermene, e nella camera del padre che saporitamente colà dormiva.

Il rumore dei miei passi, e la confusione ch'io facevo onde retrocedere, lo svegliai e con una voce da comandante di battaglione e con modi tutt'altro che gentili grida :
Chi va là ?

Accortomi io del pericolo nel quale mi trovavo (si immagini il lettore un uomo, armato di sciabola e pistola curte, che però a noi doganieri era permesso di portarle, in una casa sulla mezzanotte, all'oscuro ed in un paese di contrabbandieri cerco di allontanarsi ossia fuggire.)

Ma ohimè ! perdo l'orizzonte e più non trovo la porta d'uscita.

Giro per la camera come un pazzo, un furioso, cercando porta o finestra per salvarmi, mi viene sotto le mani un armadio ; io credo sia questa la finestra e con quella forza che ne serve chi trovasi in simile critica circostanza, tento d'aprirla per precipitarmi sulla strada, ma ohimè ! quel mobile cede, e tutto il contenuto in bottiglie, cristalli, pignatte, casseruole di terra, tazze di caffè, vasi sacri e Madonne di gesso ecc ecc, va sul suolo, ed in camera con palchetto di legno e nel più profondo silenzio della notte, s'immagini il lettore quale baccano si fece.

La mia Rosa era tutta tremante, suo padre trovavasi al colmo dello spavento, ed io come mi trovavo ci vorrebbe altra penna che la mia onde descriverlo.

Alfin siccome agli innamorati che non mancano santi che gli proteggono, trovo la finestra l'apro e precipitandomi dal secondo piano mi salvo, e senza nemmeno salutare la mia Rosa che trovavasi al primo piano, mi do a precipitosa fuga.

Il padre vedendo che quello che esso credeva fosse un ladro più non trovavasi nella sua casa, si arma di coraggio, balza dal letto e fattosi alla finestra grida a squarciagola :

Al ladro, all'assassono, aiuto, aiuto !!!

I vicini si armano e corrono al soccorso.

Il campanaro che per sfortuna abitava là vicino ; corre alle campane della parrocchia e dà l'alarme, e così in pochi minuti tutto il paese è sossopra.



Io metto a esecuzione tutto il mio coraggio e sangue freddo, e non disperando, sebbene mi vedevo perduto, corro con gambe da lepre e cuore da leone in caserma, e mi getto in letto vestito.

Il piantone che non mi aveva veduto entrare, corre a dare avviso al capo posto, di quanto succede.

Queste si veste in fretta e furia, fa armare tutti gli agenti di riposo (io compreso, e fui naturalente il primo poichè ero già vestito), e con esso alla testa corriamo sul sito del disastro.

Giunti colà il padre della mia amante, quello che fu causa di tante allarme, che mi conosceva personalmente, mi corre incontro esclamando ;

Ah ! signor Agostino, cosa mi successe.

E cosa vi succede, o Gian della Rocca ? io le dico.

Un ladro, un assassino è venuto nella mia camera per assassinarci, io lo presi per la gola (qui mentiva lo spaventato Gian della Rocca, ed io lo so positivamente).

Il brigadiere e le guardie in coro domandano :

Dov'è andato ? da che parte si è diretto ?

Di qua, di là ; quel buon vecchio non poteva più spiegarsi tanto era spaventato...

Tale incidente mi fece prendere in odio quel soggiorno, e dirò anche l'amoreggiare, per cui chiesi ed ottenni di venir destinato a Nizza....(pp. 34-37)

2. L'abbé Gian-Carlo Passeroni (de Milan) incite un ami prêtre niçois à voyager dans ses Alpes-Maritimes. Ils y vivront bien et ils iront à la chasse.

I preti delle Alpi-Maritime e i piaceri della caccia

Une page oubliée des *Rime* (Stamperia di Antonio Agnelli, Milan, 1775) des bienfaits de la chasse pour les gens d'église du Comté de Nice.

Gian-Carlo Passeroni, nato a Lantosca, Alpi-Marittime (viveva a Milano) scrive a un amico nizzardo, l'abate Clemente Corvesi. Estratto di **Rime**, vol 1 , pagine 164 ...

L'abbé poète Gian-Carlo Passeroni (né à Lantosque, Alpes-Maritimes) entre Milan et Nice. Poème à son ami niçois Clemente Corvesi (**Rime**, tome 1, page 164 et suivantes)

Vedrà Milano un par d'amici in noi
 Al mondo rari : andremo sempre insieme
 A pare, comme i Frati, o come buoi.
 Parlo di quegli, a'quali il collo preme
 Un duro giogo ; e il nostro giogo sia
 Bella amicizia sino alle ore estreme.
 Discorrerem talor di poesia,
 E d'altre cose ancor ; quel che ha di raro
 Milano, lo vedremo in compagnia.
 Conoscere farovvi un stuol chiaro
 D'Accademici, detti Trasformati,
 Cui, più d'ogni altra cosa, è il saper caro.
 Capo d'essi è il gentil Comte Imbonati ;
 E sper, che voi pur distinto, onesto
 Luogo otterrete fra sì illustri vati.
 Ma se venir non siate più che presto,
 Costì veder potretemi, ove in breve
 Fo conto di venire ; e il onto è onesto.



Nizza è ma patria ; e ricordar si deve
Ciascun del natio suolo : io mi ricordo
Del generoso vin, che ci si beve.
Alle voci del sangue io non son sordo,
Sebbene a viaggiare non ci guadagno,
Mi piace cambiar ciel, come fa il tordo.
Volgere al patrio suol presto il calcagno,
Che attendono starevvi ; e nel ritorno
Probabilmente io vi farò compagno.
Noi passeremo in Nizza qualche giorno ;
Poscia volgendo alla città la schiena,
In vero i monti andremo a far soggiorno.
A riposare andremo alla Scarena,
Ove ho due Suore, ed altri congiunti ancora,
Dai quali troveremo e letto e cena.
A Lucerame andremo a far dimora,
Dove si può smaltire il ferro, e il rame,
E dove ho maritata un'altra suora.
A Lantosca andrem poi da Lucerame ;
Ivi starem sì ben, che delle risa
Noi creperemo, e morire di fame.
Staremo allegri, io dico in nuova guisa :
Se dalla fame poi farem bersaglio,
Minus feriunt jacula prævisa.
Se siete cacciator, verravvi a taglio,
Poichè strage farem di lepri, e starne ;
E anche in quello vedrete quanto io vaglio.
M'incresce ben, ch'avendo troppa carne
Addosso, con fatica terrò dietro
A chi le membra ha disinvolve, e starne.
Se a caso di pescar, come San Pietro,
Da sollazzarvi avrete in nuovo metro.
Certe trotte, alle quali altri presume
Trovar le uguali invan, coll'amo, e l'esca
Io vi farò pescar nel vicin fiume.
E così colla caccia, e colla pesca
Cercherò far in modo, che la vita
Solitaria, e rural meno v'incresca.
Se, come a me, la frutta v'è gradita,
Io ve ne farò cogliere di varia
Sorta, e v'avrete da leccar le dita.
Nulla dirò della bontà dell'aria
E degli erbaggi, i quali in que' contorni
D'una eccellenza son non ordinaria.
Oh dolce vita, e cara, oh lieti giorni !
Oh tempo salutar, tempo felice !
.....
Voi siete in Nizza, ed io sono in Milano !

